

soucis domestiques dévorent nos instants. Au dehors, les convenances sociales nous appellent ; les plaisirs du monde, les visites, les voyages nous entraînent et nous dissipent. Nous ne nous appartenons pas ; nous n'avons pas le temps de penser à notre âme, à ses devoirs, à ses intérêts éternels, ou, du moins, nous n'y pensons qu'à la hâte et comme à la dérobée. C'est la plainte que l'on surprend à chaque instant sur nos lèvres. Et cependant qu'est-ce que tout le reste auprès de cela ? Tout le reste s'évanouira ; toute cette agitation stérile tombera un jour et notre âme sera seule devant Dieu avec ses responsabilités ! Il est donc nécessaire de s'arrêter dans cette course fiévreuse. Il est nécessaire que, nous arrachant au monde, nous rentrions, pendant quelques jours en nous-mêmes, que nous nous replaçions en face des grands devoirs de la vie chrétienne.

Ces devoirs, les connaissons nous ? Avons-nous une idée nette du rôle que nous avons à remplir ici-bas ? Avons-nous conscience de notre vocation ? Est-ce que l'idéal divin de la vie qui a rayonné peut-être à certaines heures à nos yeux, ne s'est pas obscurci ? Est-ce que les passions, les préjugés du monde, les illusions ne l'ont pas voilé ? Est-ce que les vérités chrétiennes sont autre chose en nous qu'une lueur pâle, qu'une lueur mourante, impuissante à éclairer, à échauffer, à féconder la vie ? Il faut les ranimer, il faut les ramener étincelantes sous nos regards. Nous avons besoin de réflexion.

Nous avons besoin de force aussi, nous en avons plus besoin que de lumière peut-être, car ce ne sont pas seulement les convictions chrétiennes qui sont affaiblies en nous, c'est l'énergie morale. Voilà pourquoi nous sommes faibles devant le devoir ; pourquoi nous faisons au monde et à la nature des concessions que la conscience réproouve ; pourquoi les mots de pénitence, de mortification, de détachement, mots que nous ne pouvons pas taire sans trahir Jésus-Christ, blessent nos oreilles et nous inspirent de secrètes terreurs. L'amour divin n'a plus en nous sa puissance victorieuse et ses délicatesses. S'il les avait, nous ne connaîtrions pas ces mollesse, ces hésitations, ces partages ; nous ne nous laisserions pas aller à tant de fautes vénielles qui refroidissent nos relations avec Dieu. S'il les avait, nous ne plierions pas sous le moindre fardeau. Car l'amour est la grande force d'ici-bas. Quand il possède un cœur, il lui fait accomplir des prodiges et fait de nous à certaines heures des héroïnes. Que ne ferait pas l'amour divin s'il embrasait nos cœurs ! Mais il languit peut-être et ne jette plus en nous que quel-